

Center for the Study of the Imaginary

*NATION AND NATIONAL IDEOLOGY
PAST, PRESENT AND PROSPECTS*

Proceedings

of the International Symposium
held at the New Europe College, Bucharest
April 6-7, 2001

New Europe College

This volume was published thanks to the financial support
offered by



Copyright © 2002 – The Center for the History of the Imaginary
and New Europe College

ISBN 973-98624-9-7

Les avatars d'une « nation ex-communiste » – un regard sur l'historiographie roumaine récente –

ADRIAN CIOROIANU

Celui qui connaît la manière simpliste dans laquelle certains pédagogues roumains ont opéré, immédiatement après décembre 1989, à travers les manuels d'histoire, le divorce avec le communisme, a de quoi être jaloux. La même page du manuel¹ qui avait abrité autrefois la photographie officielle du *Conducator* Nicolae Ceaușescu est devenue l'espace d'un groupage à la fois funeste et grotesque : comme une revanche tardive, le manuel emprunte une série d'images réalisée par l'un des photographes accrédités auprès du XIV^e Congrès du Parti Communiste Roumain (novembre 1989). Rien de plus offensant pour l'ancien régime, on dirait – si nous sommes disposés à croire à un tel règlement de comptes. La page contient un Ceaușescu caricatural, c'est à dire quatre images d'un *Conducator*, surpris les yeux fermés, la bouche ouverte en grimace, les lèvres retroussées de manière indécente. Cette série de clichés « dissidents » s'intitule « *Les visages* » du *dictateur*. Autrement dit (selon la logique perverse de vaisseaux communicants), *voilà comme le Dirigeant était laid, le même*

¹ Mihai Manea, Bogdan Teodorescu, *Istoria românilor de la 1821 pînă la 1989. Manual pentru clasa a XII-a (Histoire des Roumains de 1821 jusqu'au 1989. Manuel pour la XII^e année/IV^e classe de lycée)*, Ed. Didactică și Pedagogică, Bucarest, 1994, p. 384.

Dirigeant que nous étions obligés auparavant de présenter comme étant le plus glorieux et le plus sage.

À mon avis, c'était un message pour le moins inepte. D'une part, parce que n'importe qui, intensivement photographié, peut offrir de pareilles surprises. D'autre part, parce que ce manuel – le manuel obligatoire pour les jeunes roumains qui finissent les études – expédiait effectivement toute l'époque communiste en une douzaine de pages. Loin de culpabiliser le tyran disparu, ces photographies nous montrent comme il est facile de dérapier dans le risible le plus contre-productif. Plus encore, elles montrent que la réflexion historique sur le passé récent soulève le problème de la responsabilité de l'historien ; sinon, la démarche est inconsistante et pénible.

Évidemment, cette démonisation à la hâte, aux dépens de l'analyse lucide, est compréhensible et – pour ainsi dire – légitime dans un pays où le réveil démocratique est synonyme avec une renaissance, après un sommeil totalitaire d'un demi-siècle².

En ce qui me concerne, je suis intéressé ici par ce que j'appellerai « les mécanismes de résistance ». Et je me propose d'identifier les stratégies de refus sur lesquelles ceux-ci prennent appui. J'ai essayé d'identifier ceux qui animent la résistance et d'analyser leur rôle et leur place dans la société roumaine. Deuxièmement, je citerai ici quelques produits récents de l'historiographie roumaine, une occasion pour moi de signaler certaines solutions proposées par des historiens afin de sortir des stéréotypes hérités de l'ancien régime.

Je dois dire que cette résistance ne vise pas, nécessairement, la vérité. (Car nous savons bien, en tant qu'historiens, que la vérité n'est malheureusement pas un drapeau facile à exhiber.)

² Il faut aussi dire que ceci n'est pas caractéristique de tous ceux qui essayent de plonger dans le passé récent.

Ce que je voudrais, ce serait retracer cette résistance tenace et silencieuse, alimentée toujours par le refus de l'interrogation et de la réflexion sur quelques lieux de mémoire de l'historiographie roumaine. Ma démarche porte sur les formes de manifestation de cette résistance et, à la fois, sur les historiens – ceux qui, en théorie du moins, produisent l'histoire. En même temps, elle porte sur les gens qui sont en fait les bénéficiaires de cette production (et que j'appellerai dans ce qui suit, sans intention péjorative aucune, les « instrumentistes », c'est-à-dire ceux qui instrumentent nos connaissances communes dans la société).

La solution la plus facile serait bien sûr d'invoquer ici la parole sacrée qui se trouve dans le vocabulaire minimal de tous les pays ex-socialistes : la transition. C'est facile à dire que l'historiographie d'un pays en transition se trouve, elle-aussi, en transition. Reste à voir si une démarche critique est réellement désirée par les historiens et par les instrumentistes, car, en ce qui me concerne, je pense qu'une telle démarche serait une voie pour sortir de la transition même.

Le manuel

A mon avis, ce serait presque une obligation de commencer cette analyse en discutant le manuel scolaire même, qui est en soi un lieu de mémoire, devenu, au cours des décennies, redoutable. À partir de 1948 et jusqu'en 1999, en Roumanie, les manuels scolaires – y compris celui d'histoire – ont été des manuels uniques, distribués au niveau national³. Comme chaque année scolaire avait ses manuels, obligatoires sur tout

³ Le premier manuel unique d'histoire a été *Istoria românilor* (*L'Histoire des Roumains* ; devenu par la suite *Istoria României* (*Histoire de la R.P.R.*) de Mihail Roller, introduit en 1947-1948. Compte tenu du fait que *R.P.R.* signifiait « République Populaire Roumaine », il faut voir dans ces jeux des initiales une forme de mimétisme: selon le modèle de *l'U.R.S.S.*, il était donc préférable d'avoir une *R.P.R.*

le territoire du pays, ce fut presque normal que cette unicité se trouva substituer, au fur et à mesure, la réalité même. Dans un pareil système d'enseignement, le manuel est un véritable « best-seller », il contient les connaissances d'une génération et, d'autre part, il sert à combattre les incertitudes et à révéler la vérité – c'est-à-dire, la version officielle sur le passé, la seule qui prétend être vraie.

La plus profonde crise dans l'histoire de ce manuel est survenue lors des premiers mois de 1990. Comme les contestataires de Ceaușescu n'ont pas agi avec l'accord du Ministère de l'Enseignement, la révolution roumaine s'est produite au milieu de l'année scolaire 1989-1990 ; ainsi, les élèves – surtout ceux en classe terminale de lycée – ont été entraînés, involontairement, dans une sorte d'inertie : dans les lunes de miel de la liberté, ils étaient obligés de suivre un manuel rédigé pendant la dictature. Comme la rédaction d'un manuel est une affaire que l'on ne peut pas régler du jour au lendemain, la solution salvatrice a été de « redécouvrir » un manuel paru en 1943, donc – avant le communisme ; réédité à la hâte, le manuel de Panaitescu⁴ est devenu, pour quelque temps, le nouveau manuel unique.

⁴ *Istoria Românilor (Histoire des Roumains)*, un manuel écrit par Petre P. Panaitescu et publié en 1943. Comme l'histoire est toujours ironique, il faut préciser que P. P. Panaitescu a été, à son époque, membre du mouvement légionnaire (la Garde de Fer, le parti pro fasciste de la Roumanie d'entre les deux guerres). Grâce à son appartenance politique, il aurait du devenir un prisonnier exquis du nouveau régime et, en perspective, une victime certaine (comme le libéral Gheorghe Brătianu, historien lui aussi, auteur d'un très moderne livre sur l'histoire de l'espace de la Mer Noire, congénère avec Panaitescu, et qui est mort dans la prison de Sighet). La chance de Panaitescu a été sa spécialisation : comme il était à l'époque le slaviste le plus méritieux de l'historiographie roumaine, il a échappé à la prison, mais il a été contraint à publier sous pseudonyme et, souvent, à écrire pour des autres.

Les années suivantes, le Ministère de l'Enseignement a assumé le renouveau. Par conséquent, les maisons d'édition privées se sont lancées, avec l'accord du ministère, en une nouvelle course, pour ce qu'on appelle les « manuels alternatifs » – c'est-à-dire plusieurs manuels qui existent en parallèle et qui se confrontent sur le marché, solution qui constitue le seul antidote valable au manuel unique. Mais l'avance est en fait une retraite. La remise en question du manuel alternatif n'avait pas signifié, en 1990, un renouveau inspiré par un modèle occidental quelconque, mais plutôt le retour vers le passé – vers un modèle de manuel classique qui a donné des résultats satisfaisants dans la Roumanie moderne.

C'est ici que les mécanismes de résistance ont trouvé leur droit à la parole – et à l'action.

A cause de différents problèmes d'ordre technique et, surtout, méthodologique, le renouvellement des manuels a eu un rythme lent. En 1999, les manuels alternatifs d'histoire couvraient seulement quatre années du cycle primaire, c'est-à-dire les classes IV^e-VII^e; en automne de 1999 sont parus des manuels alternatifs pour les classes VIII^e-XII^e. Au cours de quelques rencontres avec les éditeurs, j'ai appris des détails surprenants concernant les problèmes des manuels d'histoire nationale. D'une part, les auteurs, les experts ministériels et les professeurs n'ont pas réussi à trouver un accord pour le titre générique : serait-ce *l'Histoire de la Roumanie* ou *l'Histoire des Roumains*, chaque variante ayant ses avantages et ses désavantages⁵ ? D'autre part, il faut savoir que la force la plus

⁵ *Histoire des Roumains (Istoria românilor)* semble être le titre le plus approprié, à cause du fait que les Roumains vivent dans toute la région balkanique, en Moldavie, en Hongrie, en Serbie, en Grèce, etc. Ensuite, il est plus « réformateur » (parce que l'ancien régime a préféré *l'Histoire de la Roumanie*), et, à la fois, plus traditionnel, puisque c'est le titre habituel des manuels du début du XX^e siècle. D'autre

redoutable qui s'oppose, silencieuse et persévérante, aux manuels alternatifs est celle représentée par les professeurs d'histoire de cycle primaire et secondaire. Souvent, ce sont précisément eux (surtout ceux considérés comme ayant le plus d'expérience, les personnes d'un certain âge, touchant à la fin de leur carrière didactique, etc.) ceux qui, dans les commissions ministérielles et dans les écoles, approuvent et recommandent les différents manuels proposés par les maisons d'édition. On dit souvent que ces générations de professeurs sont, par excellence, le produit de l'époque communiste ; ils sont des « irréductibles ». Leur refus du renouveau semble tout aussi normal et logique.

A mon avis cet acte de résistance n'a pas, néanmoins, une valeur strictement politique (même si ses conséquences peuvent avoir cette connotation). Ce désintérêt pour la réforme (ou, autrement dit, la préférence pour une temporisation de la réforme) fut, à mon avis, un signe à la fois de leur faiblesse personnelle et de l'inertie de la société en son ensemble. A proprement parler, le manuel unique « simplifie » énormément le processus d'enseignement. Dans quelques années, même le professeur apprend par cœur son contenu ; comme les générations successives des enfants sont – si j'ose dire – condamnées à utiliser le même manuel, le professeur se trouve à l'abri. Au contraire, les manuels alternatifs posent au moins

part, *l'Histoire de la Roumanie* semble plus moderne, parce qu'il renvoie à l'Etat roumain et inclut aussi les minorités nationales qui vivent en Roumanie. Il est clair, donc, que chaque titre est, d'une certaine manière, restrictif. Comme l'histoire du territoire habité aujourd'hui par les Roumains commence obligatoirement avec les Daces vaincus et conquis par les Romains, l'histoire des premiers siècles de l'ère chrétienne ne peut être ni une histoire des Roumains, ni de la Roumanie. Parmi les spécialistes, le dilemme reste toujours ouvert.

deux problèmes : premièrement, le professeur doit choisir le manuel qu'il considère meilleur ; deuxièmement, dans la plupart des cas, les manuels ont changé, non seulement de contenu, mais aussi de forme. Les manuels classiques (les « manuels textes ») sont en voie de disparition, au bénéfice de ceux qui exigent l'intervention décisive du professeur, auquel il revient de remplir, à son compte, le cadre offert par le livre⁶. Cela s'avère être doublement menaçant pour le professeur : on lui demande et la responsabilité du choix, et la nécessité d'un travail ininterrompu. Reste à voir si, en dehors des pressions faites par le ministère pour accélérer la réforme, les professeurs sont préparés à leur tour pour cette provocation.

Une querelle éternelle

« L'affaire du manuel » est suggestive, à mon avis, pour nous introduire dans un dilemme qui a l'âge de l'historiographie roumaine contemporaine⁷. En ce qui concerne le régime communiste, la plupart des chercheurs s'accordent sur l'idée que la soi-disant historiographie communiste se composait de

⁶ En mars 1999, la fondation américaine *Project on Ethnic Relations* a organisé à Târgu Mures un colloque sur les manuels d'histoire des minorités nationales. En profitant de la présence d'un professeur septuagénaire très respecté – Dinu C. Giurescu – , tous les professeurs invités, Roumains et Hongrois, se sont accordés sur une demande : « *M. Giurescu, donnez-nous la vérité pour l'offrir comme bibliographie aux élèves !* »

⁷ Voir Adrian Cioroianu, « Les dilemmes du mimétisme historiographique. L'épisode des Annales Roumaino-Soviétiques, 1947-1963 » (« Dilemele mimetismului istoriografic. Episodul Analelor Româno-Sovietice »), dans *Les facettes de l'histoire. Existences, identités, dynamiques. Hommage à l'académicien Ștefan Ștefănescu (Fațetele istoriei. Existențe, identități, dinamici. Omagiu academicianului Ștefan Ștefănescu)*, Ed. Universității, Bucarest, 2000, p. 591-610.

quelques périodes distinctes⁸ : i) un début, mis en relation avec toutes les exigences du stalinisme (y compris en relevant les liaisons historiques obligatoires entre les Roumains et les Russes au cours des siècles), de 1948 jusqu'à la fin des années 1950 ; ii) une relative libéralisation dans les années 1960, correspondant aussi à une résurgence du nationalisme roumain (ayant, parfois, des accents anti-russes) qui a culminé, de manière désastreuse, avec la revanche idéologique initiée par Ceaușescu en 1971, après une visite inspiratrice en la Chine de Mao et en Corée de Nord ; iii) enfin, une période dominée par un nationalisme pur et dur, avec des poussées clairement autarciques, qui dura de 1971 jusqu'en 1989.

Mais je crois que, pour ceux qui désirent avoir une image complète, l'époque communiste à elle seule ne peut pas offrir tous les contours nécessaires. En fait, l'écriture de l'histoire a sa propre histoire, de même que le corps politique ou la société en soi. Bref, l'historiographie nationale a toujours été partagée entre « les modernistes » (ou « évolutionnistes », chez Michael Shafir⁹) et « les traditionalistes ». Dans le cas de la Roumanie, le prototype des modernistes est représenté par l'élite révolutionnaire de 1848 (les quarante-huitards, imprégnés par

⁸ Voir Șerban Papacostea, « Captive Clio: The Romanian Historiography under Communist Rule », dans *European History Quarterly*, 26, 1996, p. 191 ; Keith Hitchins, « Historiography of the Countries of Eastern Europe: Romania », dans *American Historical Review*, vol. 97, n° 4, octobre 1992, p. 1064 ; Alexandru Duțu, « L'élaboration d'une nouvelle image du passé en Roumanie », dans *Sources. Travaux historiques*, n° 40, 1994, p. 19 et le concis (mais essentiel) essai de Vlad Georgescu, *Politique et histoire. Le cas des communistes roumains, 1944-1977 (Politică și istorie. Cazul comuniștilor români, 1944-1977)*, Ed. Humanitas, Bucarest, 1991.

⁹ Voir Michael Shafir, « Political Culture, Intellectual Dissent, and Intellectual Consent: The Case of Romania », dans *Orbis*, vol. 27, n° 2, été 1983, p. 400.

les idées révolutionnaires dans les universités parisiennes). Des intellectuels convertis en hommes politiques, ceux-là avaient commencé à une échelle relativement grande, au milieu du XIX^e siècle, la modernisation du pays. Pour eux et pour leurs légataires du XX^e siècle – tel Eugen Lovinescu – la modernisation signifiait l'import des institutions européennes. *Les Roumains doivent écriémer l'expérience européenne* – diraient les modernistes. *Même si ces institutions n'ont pas une tradition chez nous, elles développeront une forme de vie sociale moderne et, graduellement, la tradition sera construite.* Le contre-courant qui contestait les modernistes, est né vers la fin du XIX^e siècle, à Iași – il s'agit d'intellectuels prêts à critiquer cet import institutionnel pressé et imprudent, groupés dans la société « Junimea ». Titu Maiorescu, leur mentor, a élaboré même une « théorie des formes sans fond », autrement dit, la société roumaine aurait importé la forme occidentale, mais le fond lui manquerait.

C'est vraiment facile à supposer que la critique de Maiorescu reste encore valable ; qui plus est, aujourd'hui, dans l'interminable transition vers la démocratie et vers l'économie de marché, elle gagne, il nous semble, une nouvelle génération d'adeptes.

En ce qui concerne les « modernistes », leur dogme est, aujourd'hui, presque identique avec celui qui a animé les quarante-huitards du XIX^e.

Selon eux, le modèle européen demeure un repère certain et absolu – je dirais, encore une fois, un « lieu de mémoire » – leur « lieu de mémoire ». Les modernistes d'aujourd'hui sont le ferment transformateur de la société roumaine ; mais, compte tenu de caractère anémique de la réforme roumaine, on dirait que les adeptes de Maiorescu (les traditionalistes) sont plus nombreux que les modernistes de Lovinescu. Pour revenir aux problèmes historiographiques, même si, en grandes lignes,

l'esprit de Lovinescu est hanté par le fantôme de Maiorescu, je ne vois pas ici la réponse ultime et définitive au problème.

Même si on n'explique pas aisément, de nos jours, qu'est-ce que c'est qu'un moderniste ou un traditionaliste, j'ai quand même l'impression que la description d'un traditionaliste est encore plus difficile. En fait, les vrais traditionalistes se perdent, à mon avis, dans un océan de nationalistes cachés. Les vrais traditionalistes sont doublés, maintenant, par les « nouveaux traditionalistes » créés par l'ancien régime et, surtout, par les deux dernières décennies de Ceaușescu. Je suis conscient que ce terme semble paraphraser « l'homme nouveau », dont rêvait autrefois l'idéologie communiste. Il serait risqué de dire que tous les traditionalistes de dernière heure sont des reliques staliniennes, mais certainement, très souvent, « l'homme ancien » et « l'homme nouveau » s'accordent sur des questions historiques, en défendant les barricades de la tradition.

L'exemple que je veux donner, pour esquisser ce paradoxe, porte sur un vrai lieu de mémoire du discours historique roumain contemporain, *la trahison de l'Occident*. En octobre 1944, à Moscou, Churchill avait proposé à Staline un partage de l'Europe de l'Est. Churchill y avait offert une entente mutuellement avantageuse : 90 % du contrôle soviétique en Roumanie contre 90 % du contrôle anglais en Grèce (et divers pourcentages pour les autres pays de la région).

C'est peut-être paradoxal, mais les traditionalistes formés en Roumanie des années 1930 et les « traditionalistes » formés en la Roumanie des années 1970 sont d'accord pour dire que l'Occident est le Diable en personne. Ceux qui ont lu Czeslaw Milosz peuvent comprendre ce paradoxe : un Européen de l'Est avec une éducation moyenne sait beaucoup des choses sur la France, l'Hollande, l'Occident tout court. La réciproque n'est pas valable : un Hollandais ne sait pas grand-chose sur la Hongrie, par exemple. Par conséquent, comme l'explique

Milosz, ce déséquilibre est difficilement tolérable pour un intellectuel de Pologne, de Tchécoslovaquie ou de Roumanie¹⁰. Aujourd'hui, beaucoup de ceux qui ont souffert lors du communisme, à l'époque de Staline, et ceux qui ont bénéficié du national-communisme de Ceaușescu partagent cette même idée, selon laquelle, *parce que l'Occident a vendu la Roumanie et l'Europe de l'Est aux Russes* (ce qu'on appelle « le mythe de Yalta »), *maintenant c'est l'heure pour que les Occidentaux nous fassent des excuses. Maintenant ou jamais ! Mais, au lieu de s'excuser, le même Occident qui nous a vendu hier sans le moindre regret nous demande, aujourd'hui, d'être compétitifs ou d'être préparés pour « l'acquis communautaire » ! Ou de faire front commun avec l'OTAN contre les Serbes, comme dans ces dernières années...*

Je reviens aux manuels pour dire que, en ce qui concerne la réforme, les « traditionalistes » et les « nouveaux traditionalistes » coïncident encore une fois. Ce sont eux qui inclinent à regarder avec scepticisme le changement et qui mettent en marche les mécanismes de résistance. Voici leur raison : en principe, un vrai traditionaliste sait que les manuels des années trente ont été, à leur époque, des manuels très modernes. Leurs auteurs, étaient, sans exceptions, des professeurs roumains ; même s'ils avaient fait des études en Occident, le produit de leur travail – le manuel (unique) – était roumain à 100 %. Le nationalisme d'antan (un nationalisme romantique et chevaleresque, selon eux) était normal, de bonne qualité et bénéfique pour les jeunes. La rigueur du manuel aurait assuré, en grande partie, sa valeur ainsi que les bons résultats des élèves. Pour la plupart, cette logique est assumée par les « nouveaux traditionalistes » de l'époque de Ceaușescu.

¹⁰ Voir Czeslaw Milosz, *La pensée captive (Gândirea captivă)*, Humanitas, Bucarest, 1999, p. 55.

Ils disaient : « d'accord, nous savons que le système a été profondément malade, qu'il a remporté des échecs, etc., mais il faut aussi accepter qu'il y ait eu au moins un domaine toujours compétitif : l'enseignement ». En dépit de la crise généralisée, en dépit de toutes les frustrations imaginables, il est évident que les étudiants formés ici obtiendraient par la suite de très bons résultats n'importe où dans le monde. La seule conclusion qu'on pouvait tirer était que les manuels qui avaient préparé ces résultats étaient de bons manuels. Alors, pourquoi les changer ? Pour nous aligner, obligatoirement, aux *modèles européens*¹¹ ? Pour avoir une autre forme sans contenu ? – (se) demandent les « nouveaux traditionalistes ».

L'omniprésence de l'histoire

Il semble que l'histoire racontée demeure omniprésente en Roumanie. Tout a commencé en 1990, avec les petites histoires racontées sur la famille Ceaușescu, qui avaient envahi les journaux¹². Dans les années suivantes, comme une conséquence normale du développement des médias, l'histoire

¹¹ Le syntagme est devenu, en effet, un cliché verbal ; par esprit de vérité, on doit reconnaître que la transition démocratique a, elle aussi, sa propre *langue de bois*.

¹² Ces histoires étaient, je crois, la continuation logique des histoires racontées par Ion Mihai Pacepa dans son livre *Les Horizons Rouges*, publié aux Etats Unis dans les années 1980 et transmis en feuilleton par le service roumain du Radio l'Europe Libre en 1987-1988. Le modèle Pacepa s'imposait d'autant plus que l'auteur n'était pas un anonyme : en tant que directeur adjoint du Département des Informations Externes (le contre-espionnage du régime communiste roumain), Pacepa a été un des proches de Nicolae Ceaușescu. En 1978, il a changé de camp, en fuyant en l'Allemagne de l'Ouest et en demandant asile politique aux Etats Unis. Des fragments tirés de son livre ont été publiés immédiatement après la chute de Ceaușescu, par le journal *Adevarul* (*La Verité, ex-Scînteia*, ancien journal du P.C.R.).

est devenue un domaine presque obligatoire pour toutes les télévisions auto-intitulées « nationales »¹³.

Les livres d'histoire se vendent assez bien. Malheureusement, le public large des lecteurs ne sait pas très bien qu'est-ce que c'est qu'un livre d'histoire (*Les Horizons Rouges* de Pacepa constituent un exemple de cette confusion). On dirait que les livres aux sujets historiques se vendent à merveille si on pense aux romans historiques publiés par Pavel Coruț. Premièrement, chez Coruț les lecteurs ont trouvé, au début des années '90, une explication pour les « mystères » de la révolution roumaine. Étant construits selon les recettes des romans à clé (modèle qui a pu avoir un réel succès en Roumanie, dans les années 1980), les vingt (ou presque) romans de Coruț ont offert des explications à toutes les énigmes postrévolutionnaires. Dans une société assoiffée d'explications, Coruț semble avoir toutes les réponses. Selon Coruț, les officiers de la Securitate de Ceaușescu sont les descendants des mages Daces, et détiennent des secrets immémoriaux. En commençant par les Daces et jusqu'aux *securiști* (officiers de la Securitate) de Ceaușescu, les défenseurs du pays ont lutté contre les envahisseurs : Romains, Russes, Américains... Grâce à une tradition pareille, grâce à une telle continuité défensive, il est donc clair que le territoire du pays serait mis à l'abri. Les romans de Coruț ont constitué, dans les années 1992-1995, un triomphe sur la liste des best-sellers roumains. Lui-même officier de la Securitate, l'auteur est devenu milliardaire grâce à ses romans. Et à ses « histoires ».

¹³ Dix chaînes de télévision roumaines se disputent, théoriquement, le vidéo-territoire du pays (TVR1, TVR2, TVR International, Pro Tv, Antena 1, Prima Tv, Acasă, Tele 7abc, MCM et Atomic). En grandes lignes, sept sur dix chaînes de télévision ont, ou ont eu, leur propre programme d'histoire.

Mais ce n'est pas le destin de Coruț qui constitue notre objet ; il me semble évident que celui-ci représente une version du « nouveau traditionaliste ». L'aspect qui m'intéresse, c'est que ses romans ont eu un impact considérable sur la mentalité collective et même sur les livres d'histoire proprement dite. En fait, le terrain sur lequel Coruț a bâti ses visions fantasmagoriques n'était pas un terrain tout à fait vierge ; au contraire, je dirais que l'horizon d'attente était très bien préparé pour un type de discours comme celui-là. Coruț suit les traces de ceux qui pensent que beaucoup de phénomènes déterminants de l'histoire européenne se sont produits pour la première fois en Roumanie. Autrement dit, il est un disciple des « protochronistes » (signifiant, étymologiquement, selon les mots grecs *proto* et *chronos*, « le premier du point de vue chronologique »)¹⁴.

Le protochronisme roumain représente l'un des plus importants chapitres de l'histoire intellectuelle de la Roumanie contemporaine. Son analyse est indispensable, à mon avis, pour l'histoire globale de l'époque. Né dans le milieu littéraire, le protochronisme pourrait être, à l'origine, une manifestation de l'orgueil national mêlé avec un complexe d'infériorité, inavoué, face aux grandes cultures européennes ; les critiques et les historiens littéraires étaient encouragés à chercher dans la culture roumaine des phénomènes, des évolutions qui avaient anticipé des évènements produits dans les grandes cultures occidentales. Très vite, ce courant a été fortement politisé, parce qu'il allait de pair avec le nationalisme promu par le régime. Et, par la suite, ce n'est pas du tout un paradoxe que beaucoup

¹⁴ La meilleure analyse du protochronisme chez Katherine Verdery, *National Ideology under Socialism. Identity and Cultural Politics in Ceausescu's Romania*, University of California Press, 1991 (trad. roumaine *Compromis și rezistența. Cultura româna în epoca regimului Ceaușescu*, Humanitas, Bucarest, 1994).

de protochronistes aient figuré parmi les bâtisseurs du culte de la personnalité de Nicolae Ceaușescu¹⁵. Effectivement, le nom de Ceaușescu est indissolublement lié à la naissance du protochronisme. Un mois après son retour d'une visite faite en juin 1971 dans la Chine de Mao et en Corée de Nord, Ceaușescu lance *Les Thèses de juillet* : « On a développé, camarades, une pratique reprochable : (...) de considérer tout ce qui est fait à l'étranger comme meilleur, de se prosterner – il faut le reconnaître – devant ce qui vient de l'extérieur, surtout de l'Occident. » – disait Ceaușescu¹⁶.

Certains intellectuels se sont accommodés facilement avec la ligne tracée par le *Dirigeant*. Un article publié en 1974 par Edgar Papu et développé dans un livre, trois ans plus tard, est considéré comme l'acte de naissance du courant protochroniste¹⁷. Dans la décennie suivante, la vie intellectuelle roumaine s'est pratiquement fracturée entre le camp des protochronistes et celui de leurs adversaires, les modernistes¹⁸. Cette querelle n'était que la prolongement d'un débat « éternel » dans la culture roumaine, celui que j'ai déjà mentionné, initié par Titu Maiorescu. Les protochronistes

¹⁵ Voir Dan Zamfirescu, auteur des articles comme : *Le sens de la tradition et du protochronisme (I-II) (Sensul protocronismului)*, publiés en janvier-février 1982 dans l'hebdomadaire *Săptămîna* – un des portes-paroles du protochronisme –, (des articles cités par Verdery) et, à la fois, l'auteur du livre *Un Homme pour l'Histoire (Un Om pentru Istorie)*, Eminescu, Bucarest, 1985) dédié à Ceaușescu.

¹⁶ Cf. Verdery, *Compromis ...*, p. 161.

¹⁷ Voir E. Papu, « Le protochronisme roumain » (« Protocronismul românesc »), dans *Secolul XX*, nr. 5-6, mai-juin 1974, p. 8 et *idem*, *De nos classiques. Contributions à l'idée d'un protochronisme roumain, (Din clasicii noștri. Contribuții la ideea unui protocronism românesc)*, Eminescu, Bucarest, 1977.

¹⁸ Une polarisation réalisée très souvent par les polémiques entre les revues *Săptămîna* ou *Luceațărul* (pour les protochronistes) et *România literară* ou *Viața studentească* (pour les modernistes).

désiraient refaire l'équilibre entre la production autochtone et les imports venus de l'extérieur et rétablir ainsi l'harmonie entre la forme et le contenu. Bref, ils ont proposé une nouvelle alliance entre la forme nationale et le contenu socialiste. La thèse de Papu est que la culture roumaine est le fruit pur d'une création originale ; *nous n'avons pas copié ou imité l'Occident parce que nous n'avons pas eu de raison pour faire cela*. Tout ce dont nous aurions maintenant besoin serait de redécouvrir notre héritage national, à partir de nos ancêtres, les Daces, jusqu'au présent – dit le refrain protochroniste.

Les exemples offerts n'ont pas manqué et l'inventaire des idées protochronistes est relativement facile à prélever. Je suis intéressé ici par le reflet du protochronisme dans l'historiographie. L'exemple parfait de ce point de vue est la révolte des Roumains de Transylvanie de 1784, connue sous le nom de « révolte de Horea, Cloșca et Crișan » (les dirigeants du mouvement). « Le dossier » Horea, Cloșca et Crișan est devenu le champ d'une bataille terminologique. En 1979, l'historien David Prodan publie un livre intitulé *L'émeute de Horea (Răscoala lui Horea)*¹⁹. Cinq ans plus tard, « l'émeute » est devenue « révolution », dans un livre signé par l'historien Ștefan Pascu²⁰. Par ce tour de magie historiographique, les Roumains ont eu la chance de célébrer le bicentenaire de leur révolution avant les Français – parce que là se trouvait l'enjeu de l'affaire. L'idée principale qu'on voulait imposer était que la révolution d'Horea n'avait pas seulement précédé la révolution française, mais qu'elle avait annoncé, par son programme, le mouvement de 1789²¹.

¹⁹ 2 vol., Ed. Științifică și Enciclopedică, Bucarest, 1979.

²⁰ Șt. Pascu, *La révolution populaire conduite par Horea (Răscoala lui Horea)*, Ed. Militară, Bucarest, 1984.

²¹ Voir Verdery, *Compromis*, le VIe chapitre, dédié à l'épisode de Horea.

Dans les années 1980, le milieu historiographique le plus fleurissant a été, sans doute, l'Institut d'Histoire Militaire de Bucarest, qui combinait la rigueur et la discipline militaire avec l'avantage (d'ordre administratif) d'avoir comme directeur un officier très influent à l'époque, le général Ilie Ceaușescu – un des frères de Nicolae. Au fur et à mesure, l'Institut d'Histoire Militaire est devenu le centre historiographique roumain le plus actif. Pour la postérité, le nom de l'Institut restera lié à son oeuvre majeure, la vaste *Histoire militaire du peuple roumain*, résultat du travail d'un grand nombre d'historiens²². Il suffit de dire que l'équipe qui a rédigé le dernier volume compte, par exemple, 29 historiens choisis dans les institutions militaires et, surtout, civiles. Le problème posé par ce projet d'envergure ne consiste pas nécessairement dans la qualité de l'écriture ou des scientifiques réunis.

L'histoire militaire proposée par l'Institut était, en fait, une histoire des Roumains. Et même plus, parce que la narration commençait par les conflits entre Daces et Romains : une histoire des Roumains vue par une institution militaire. L'aspect considéré nuisant par les modernistes était, premièrement, d'ordre méthodologique : cette production transforme l'histoire entière des Roumains en une série de luttes et de guerres. C'était l'histoire-bataille tout court.

Les ambitions et le quasi-monopole imposé par l'Institut d'Histoire Militaire ont provoqué un malaise considérable parmi une grande partie des historiens. En tout cas, parmi ceux décidés, comme David Prodan, à garder une proportion décente entre l'histoire roumaine et l'histoire universelle, entre l'orgueil national et l'idéologie démagogique. La réaction, très

²² Ștefan Pascu, Ilie Ceaușescu, Mircea Mușat, Ion Ardeleanu, et al. (coord.), *Histoire militaire du peuple roumain (Istoria militară a poporului român)*, 6 volumes, Ed. Militară, Bucarest, 1983-1989.

prompte, s'est produite dans les derniers jours de décembre 1989. Il semblait que tout le monde était d'accord, dans ces jours d'excitation, que « la vérité communiste » était une forme frauduleuse d'idéologie. Par conséquent, un groupe massif d'historiens a décidé de réhabiliter l'histoire en tant que science. Leur manifeste (c'est à dire leurs engagements, leurs ambitions exaltantes, leurs rêves et leurs promissions, etc.) témoigne de la crise évidente où la chute du régime communiste allait laisser l'historiographie roumaine²³.

Trois solutions

Évidemment, c'est vraiment difficile de caractériser, en quelques lignes, toute la production historiographique d'après 1990. Autrement dit, la manière dans laquelle l'historiographie a quitté, pour ainsi dire, l'ancien régime mérite une analyse détaillée. Dans ce qui suit, je vais signaler seulement trois solutions proposées par trois historiens, des solutions qui constituent, à mon avis, le fer de lance d'une nouvelle approche historiographique.

Une telle rétrospective, me semble-t-il, doit être précédée par un bilan approximatif des thèmes qui ont tenté d'envahir le débat public. Les livres qui ont dominé (au moins du point de vue quantitatif) le marché dans les derniers dix ans ont été dédiés soit à la Garde de Fer (ou, généralement, à l'histoire et à l'évolution de l'extrême droite roumaine dans les années 1920 et 1930), soit au maréchal Antonescu, le *Conducator* de la Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale. Je trouve que cette préférence est normale, après des décennies de silence.

²³ Voir le manifeste lancé par les historiens roumains dans *Revista de Istorie*, décembre 1989.

Mais ce n'est pas cette inflation qui m'intrigue, que le nombre relativement réduit de livres sur le régime communiste roumain. Et, surtout, le manque de désir, de la part des anciens grands du parti, d'écrire leurs mémoires, de témoigner sur « leur » époque, bref – de s'expliquer²⁴. On pourra dire, bien sûr, que l'expérience communiste est trop récente ou que les archives ont, pour le moment, un statut douteux. A mon avis, ces deux motivations de la passivité ont tendance à se confondre jusqu'à la caricature dans un alibi « néo-rankeén ».

Les trois exemples que je choisis sont des historiens dont la presse spécialisée a parlé peut-être le plus, ces dernières années. Ce sont des exemples très divers, séparés, d'une part, par la spécialisation des auteurs et, d'autre part, par leur vision historique. Ce qui les rapproche, tous les trois, est leur conviction qu'un réexamen du passé s'impose*.

Je commence avec Florin Constantiniu ; c'est évident que son livre porte un titre prometteur (même s'il n'est pas tout à fait original, pour ceux qui connaissent l'historiographie française)²⁵. Le livre a été un succès de librairie, d'autant plus que l'auteur est, parmi les historiens méritueux, un des personnages les plus médiatisés. Il est à la fois un professionnel vraiment respecté. L'évolution de l'historien Constantiniu est tout aussi intéressante. Au début, il était connu comme un spécialiste redoutable de l'histoire médiévale ; il devint, au fur

²⁴ Les exceptions sont, parmi les hommes de Gheorghiu-Dej, Silviu Brucan (le plus actif), Gheorghe Apostol, Ion Gh. Maurer, Alexandru Bârlădeanu, Paul Niculescu-Mizil ; les hommes de Ceaușescu disposés à remémorer ont été, principalement, Dumitru Popescu et Silviu Curticeanu.

* Pour des raisons d'édition, en bas de page les titres sont donnés en français.

²⁵ Fl. Constantiniu, *Une histoire sincère du peuple roumain (O istorie sincera a poporului român)*, Ed. Enciclopedică, Bucarest, 1997.

et à mesure, une voix autorité dans l'historiographie de l'époque contemporaine (ce qu'on appelle en France « le passé récent »). Il faut aussi ajouter que, en dépit de sa présence (professionnelle) dans l'entourage d'Ilie Ceaușescu, Constantiniu n'avait pas rejoint les protochronistes.

Pour le dire en quelques mots, *l'histoire sincère* de Constantiniu a réussi à satisfaire tout le monde. Son but était de combattre une certaine vision triomphaliste, caractéristique de l'historiographie des décennies récentes (ainsi que de la production des quelques historiens avec lesquels Constantiniu, a, d'ailleurs, collaboré). Structurée soigneusement, écrite avec un égal respect pour le goût du lecteur commun et pour les attentes des scientifiques, la narration historique de Constantiniu restera, j'en suis certain, parmi les livres représentatifs des années 1990. On pourrait dire que le livre en soi est parfaitement conservateur. Cela ne subvertit pas sa valeur – répondront ses admirateurs ; je pense que la vérité appartient également aux deux opinions.

Le deuxième cas est celui d'un livre de Sorin Alexandrescu (ancien professeur à l'Université d'Amsterdam et, en même temps, une présence constante et substantielle de la vie intellectuelle roumaine)²⁶. L'auteur n'est pas un historien au sens strict du mot ; je pourrais dire qu'il est un historien *impur* (compte tenu de son intérêt pour la sémiotique). Sa perspective est d'autant plus originale. Alexandrescu croit qu'une analyse de l'histoire roumaine doit accepter, dès le début, la présomption de sincérité de tous les personnages. Iuliu Maniu, le président du Parti National Paysan, démocrate représentatif pour la Roumanie des années 1930, était sincèrement motivé quand il exigeait du roi Carol II le respect de la Constitution. Il

²⁶ S. Alexandrescu, *Le paradoxe roumain (Paradoxul român)*, Univers, Bucarest, 1998.

n'y a pas de paradoxe ici – selon Alexandrescu – , car le roi Carol II était, lui-aussi, sincèrement motivé pour ignorer la Constitution. Chacun était convaincu que son action visait l'ordre social et la prospérité nationale. De même – pour Corneliu Zelea Codreanu (le chef de la Garde de Fer pro fasciste roumaine des années 1930) ou pour le roi Carol II, qui a ordonné l'assassinat de Codreanu. Et l'un, et l'autre auraient été *sincèrement* intéressés par la sécurité du pays. (Reste à décider en quelle mesure « la sincérité » fonctionne comme raison d'être dans une analyse historique...).

Pourtant, le livre d'Alexandrescu a rencontré de la résistance à cause de sa modernité, incompatible avec le courant dominant dans notre société (cette modernité même qui, à mon avis, fournit d'ailleurs la valeur du livre). Son essai analyse, par exemple, l'union de la Transylvanie avec la Roumanie, en décembre 1918, en signalant que l'acte officiel de l'union a été conditionné par les Roumains mêmes de Transylvanie. Ce détail est tout à fait réel du point de vue historique, mais Alexandrescu le met en relation avec une certaine culture politique et une certaine tradition propres à cette région. Alexandrescu juge ces aspects dans une perspective qui utilise des notions comme « modernité » et « prémodernité » (par exemple, l'auteur observe que tous les dirigeants roumains du passé récent ont été des *dirigeants prémodernes*), perspective qui, à mon avis, ne peut être très convaincante pour les traditionalistes ou les nouveaux traditionalistes. Le livre a eu une bonne presse, les étudiants et même les élèves de lycée l'ont apprécié. En échange, les « instrumentistes » de l'histoire (voire ceux qu'on appelle les « meneurs d'opinion », les analystes sociopolitiques, etc.) sont restés plutôt indifférents à la démarche d'Alexandrescu. Je suppose que beaucoup de nos professeurs de lycée se demandent plutôt : « Avons-nous vraiment besoin de ces subtilités terminologiques ? »

Enfin, la solution peut-être la plus spectaculaire a été offerte par Lucian Boia, professeur à l'Université de Bucarest. En 1997, Boia a publié un livre portant sur l'univers imaginaire de l'histoire roumaine, qui a été, effectivement, un succès de librairie²⁷. Les critiques, tout comme les simples lecteurs, ont été enthousiasmés. Leur réaction était motivée aussi par le fait que Boia se trouvait, en 1997, à peu près à son début éditorial roumain (pendant les années 1980, Boia avait choisi de publier ses livres en France, en profitant de son appartenance à un comité historiographique européen²⁸). Il constituait donc une surprise pour la plupart de ses lecteurs roumains. Dans un style très personnel, inhabituel pour le prototype récent de l'historien roumain, Boia mettait en discussion les clichés du discours historique roumain, il cherchait, autrement dit, à démythifier l'histoire nationale. Ses cibles étaient surtout nos « lieux de mémoires » historiques, ces tabous de l'histoire nationale : l'origine des Roumains, leur continuité, leur unité au cours des siècles, leurs relations avec les étrangers (voisins, amis, ennemis) et avec les dirigeants.

Apparemment, ce livre n'a pas eu à affronter aucune résistance majeure. Le secret réside dans le fait que *Histoire et mythe...* était, en fait, une récidive. Dans les années précédentes, Boia a publié, avec quelques-uns de ses étudiants,

²⁷ L. Boia. *Histoire et mythe dans la conscience roumaine (Istorie și mit în conștiința românească)*, Humanitas, Bucarest, 1997 ; ce livre est suivi par *Le jeu avec le passé. L'histoire mit entre vérité et fiction (Jocul cu trecutul. Istoria între adevăr și ficțiune)*, Humanitas, Bucarest, 1998.

²⁸ Voir *L'exploration imaginaire de l'espace*, La Découverte, Paris, 1987 ; *La fin du Monde. Une histoire sans fin*, La Découverte, Paris, 1989 ; *La mythologie scientifique du communisme*, Paradigme, Caen ; *Entre l'ange et la bête. Le mythe de l'homme différent de l'Antiquité à nos jours*, Plon, Paris, 1995 ; *Pour une histoire de l'imaginaire*, Les Belles Lettres, Paris, 1998.

trois volumes sur la mythologie politique nationale²⁹. C'était alors qu'on l'a traité de « traître ». D'autres historiens (issus du camp des nouveaux traditionalistes) l'ont violemment attaqué dans des revues et dans les médias. C'était une publicité notable et le marché du livre a réagi en conséquence, d'autant plus que la réponse de Boia a été le silence. Peu à peu, ces volumes, publiés par la maison d'édition de l'Université de Bucarest, sont devenus des raretés. Par la suite, une des plus redoutables maisons d'édition de Bucarest a eu l'idée de publier, à ses dépens, un nouveau tirage, avec une sélection des articles parus dans les volumes précédents³⁰.

À vrai dire, le succès de Boia ne s'explique pas seulement par son courage (je crois, d'ailleurs, qu'en historiographie *le courage* est un terme que l'on doit garder entre guillemets, car sa signification est aussi floue que les phénomènes qu'il est supposé désigner). Que beaucoup d'étudiants et d'élèves de lycée ont fait du livre de Boia un vrai *abc* historique s'explique, à mon avis, par le fait qu'à la fin des années 1990 le terrain se trouvait préparé pour une discussion sur les « lieux de mémoire » de l'historiographie nationale. C'est vrai qu'il est risqué de parier sur le succès méthodologique immédiat d'une réflexion telle que celle de Boia. Il est vrai aussi qu'en dehors de son succès de librairie, Lucian Boia a reçu, parfois, l'expression d'adversités toujours renouvelées.

²⁹ Lucian Boia (coord.), *Les mythes du communisme roumain (Miturile comunismului românesc) I*, Ed. Universității, Bucarest, 1995 ; *Mythes historiques roumaines (Miturile istorice românești)*, Ed. Universității, Bucarest, 1995 ; *Les mythes du communisme roumain (Miturile comunismului românesc) II*, Ed. Universității, Bucarest, 1997.

³⁰ L. Boia (coord.), *Les Mythes du communisme roumain (Miturile comunismului românesc)*, Nemira, Bucarest, 1998.

Le (seul) danger

Je voudrais conclure en exprimant mon optimisme (que j'espère justifié) en ce qui concerne l'avenir de l'historiographie roumaine. Au début des années 1930 la « nouvelle école » d'historiographie roumaine était consonante avec cette révolution en train de se produire en France, « l'école des Annales » de Marc Bloch et Lucien Febvre. Dans la longue durée de l'histoire (comme dirait Fernand Braudel), les résistances actuelles ne constituent pas, à mon avis, une remise en question réelle du modèle moderne de l'historiographie roumaine. Je crois que celle-ci aura, comme toujours dans son parcours, comme point de repère le modèle occidental.

C'est, la surabondance de l'histoire qui est, peut-être, dangereuse. À mon avis, l'inflation de l'histoire peut devenir, dans le cas de la Roumanie, un lieu de mémoire en soi. Dans un de ses essais³¹, Ryszard Kapuscinski évoque le cas des sociétés historiques, où tout est décidé d'avance, tout est connu grâce à la mémoire du passé. Ces sociétés, imbibées par leur histoire, sont incapables de gérer leur avenir et, parfois, même leur présent. Elles vivent dans le passé, selon les règles du passé, donc l'avenir n'y suscite aucune émotion.

Les Roumains ont très souvent l'occasion de voir à l'œuvre certains *instrumentistes* de l'histoire nationale qui, éternisés dans l'écho du manuel unique, connaissent les réponses à tous nos dilemmes. Leur regard sur le présent « a été enrichi par l'histoire ». Ils « savent » que le délégué du Fond Monétaire International est un A. I. Vichynski version renouvelée ; ils « savent » que l'ex-président Emil Constantinescu a été un nouveau roi Carol II, en train d'imposer son régime personnel,

³¹ R. Kapuscinski, « Un monde, deux civilisations », dans Nathan Gardels (coord.), *Le changement de l'ordre global*, Antet, Bucarest, 1998, p. 11.

et que l'OTAN d'aujourd'hui est animée par les mêmes ambitions hégémoniques que celles du Pacte de Varsovie d'autrefois³².

Le confort qu'apportent ces références historiques est infini. Dans un schéma tellement répétitif, il n'y a pas de place pour les doutes, ni pour les surprises.

Mais ni pour un réel avenir, je le crains.

³² Ces sont les marottes d'un journaliste-éditorialiste de succès, lancées en 1997-1998.